



HAL
open science

Compte rendu de Fritz-Heiner Mutscheller, Achim Mittag (dir.), "Conceiving the Empire, China and Rome Compared", Oxford, Oxford University Press, 2008 et Walter Scheidel (dir.), "Rome and China, Comparative Perspectives on Ancient World Empires", Oxford, Oxford University Press, 2009

Damien Chaussende

► **To cite this version:**

Damien Chaussende. Compte rendu de Fritz-Heiner Mutscheller, Achim Mittag (dir.), "Conceiving the Empire, China and Rome Compared", Oxford, Oxford University Press, 2008 et Walter Scheidel (dir.), "Rome and China, Comparative Perspectives on Ancient World Empires", Oxford, Oxford University Press, 2009. *Études Chinoises*, 2009, vol. XXVIII, p. 267-276. halshs-00745753

HAL Id: halshs-00745753

<https://shs.hal.science/halshs-00745753v1>

Submitted on 13 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Walter Scheidel (ed.), *Rome and China, Comparative Perspectives on Ancient World Empires*, Oxford: Oxford University Press, 2009. xiii-240 pages et **Fritz-Heiner Mutschler** and **Achim Mittag** (ed.), *Conceiving the Empire – China and Rome Compared*, Oxford: Oxford University Press, 2008. xx-481 pages

Deux ouvrages récents traitent des empires chinois et romain dans une perspective comparatiste. Si leur objet n'est pas tout à fait le même (l'un se concentre sur les institutions et l'économie, l'autre sur l'Empire du point de vue conceptuel), il est apparu intéressant de confronter leurs approches et leurs contenus.

Le volume dirigé par Walter Scheidel est le premier d'une série consacrée à l'étude comparative des institutions de la Rome antique (républicaine et impériale) et de la Chine ancienne (Royaumes combattants et période Qin-Han). Il rassemble sept contributions : cinq par des romanistes (W. Scheidel, Maria Dettenhofer, Peter Fidiger Bang et Nathan Rosenstein), une par le sinologue Mark Edward Lewis et une de la sinologue-vietnamologue Karen Turner. Chacun traite un thème en comparant les deux civilisations du point de vue des institutions militaires, juridiques, sociales ou économiques. L'approche est macro-historique. L'introduction précise que ce volume se pose en réaction aux études comparatistes existantes, que Walter Scheidel juge excessivement consacrées à l'histoire des idées. De fait, la plupart des contributeurs accordent peu de place aux conceptions intellectuelles qui sous-tendent les institutions examinées. Du point de vue sinologique, il n'est pas certain qu'inviter des romanistes à traiter du cadre chinois soit la meilleure chose à faire : la tentation est grande pour eux de projeter sur la culture dont ils ne sont pas spécialistes des notions et des faits propres à celle qu'ils étudient habituellement. Un exemple : Walter Scheidel, dans son introduction, dresse la liste des points communs entre Rome et la Chine, parmi lesquels des « shifts from city-states to territorial polities » (p. 4), sans plus de précision. Or, même si le terme de Cité-État tend à être employé de nos jours pour décrire de nombreuses cultures¹, la distinction fondamentale dans la Grèce et la Rome antiques, entre le non-citoyen et le citoyen, ce dernier participant activement à la vie politique de la Cité, n'existe pas dans la Chine ancienne. Les royaumes qui se partageaient le territoire chinois à partir du VII^e siècle av. J.-C. étaient certes de tailles et de puissances différentes, mais ils n'en étaient pas moins des États monarchiques dont les capitales pouvaient être déplacées en cas de guerre

ou d'annexion. Ce fut le cas du royaume de Chu, qui changea de capitale à la fin du VI^e siècle av. J.-C. suite aux guerres que lui livra le royaume de Wu. Peut-on parler de Cité-État dans un tel contexte ? Ne pas mieux expliquer le cadre chinois risque de donner l'impression aux lecteurs habitués à l'Antiquité gréco-romaine que les choses étaient identiques non seulement du point de vue de la nature des États, mais également dans leur fonctionnement politique. Plus généralement, on note chez les contributeurs romanistes un manque évident de familiarité avec les sources chinoises.

L'approche globalisante et le peu d'importance accordée aux concepts pèsent de tout leur poids dans la contribution du romaniste Peter Fidiger Bang, qui explore les questions du tribut et du commerce. L'article présente beaucoup de données générales insuffisamment étayées par des exemples précis. Plus déstabilisant encore pour le lecteur, l'auteur passe sans cesse d'un empire à l'autre, donnant l'impression que tout est semblable. Or, même si l'institution du tribut semble apparemment la même des deux côtés du continent eurasiatique, il est indispensable de mieux mettre en lumière les spécificités des deux civilisations. L'auteur analyse le tribut dans une perspective essentiellement économique. Or, on ne peut, à mon sens, parler du système du tribut sans le lier aussi aux conceptions des relations internationales que se faisaient les élites romaines et chinoises, un thème que l'auteur évoque à peine pour la Chine. Au solipsisme de l'empire romain répond un solipsisme chinois qui semble bien plus marqué. Les deux entités se présentent certes chacune comme le centre du monde civilisé recevant les tributs de pays soumis, mais il eut été, par exemple, impensable qu'un empereur chinois divisât volontairement l'empire en deux et nommât un autre empereur de rang égal, comme le fit Dioclétien au III^e siècle. L'existence de plusieurs fils du Ciel a toujours été présentée, dans les sources anciennes, comme une situation anormale : le fils du Ciel légitime est unique. D'autre part, l'institution impériale, à Rome, est une construction relativement rapide et contingente ; en Chine, c'est un modèle qui s'est constitué progressivement et imposé avec suffisamment de force pour se maintenir pendant plus de deux mille ans. Paul Veyne observe qu'à Rome « la dignité impériale n'était pas ancrée à ce rocher de sérieux qu'est la propriété patrimoniale qui traverse les siècles » et que « le régime impérial était né sans tradition »². Or, en Chine, c'est l'inverse : l'empire *est* une propriété patrimoniale (et se rapproche en ce sens de la royauté médiévale occidentale). Il est fondé sur une tradition antérieure à son apparition qui a

procuré des fondements extrêmement solides du point de vue conceptuel³, un aspect particulièrement présent dans le second ouvrage recensé.

L'article de la romaniste Maria Dettenhofer consacré aux eunuques et aux femmes dans les cours impériales offre un autre exemple montrant les limites de ce recueil. Elle donne certes bon nombre d'informations sur l'origine, la mise en place et l'importance de l'institution des eunuques à Rome et surtout en Chine. Malheureusement, pour la partie chinoise, l'auteur omet des données factuelles essentielles. Citant l'exemple de la chute des Han postérieurs, due en partie aux intrigues de palais, elle occulte les rivalités idéologiques entre les lettrés confucéens et les eunuques. Dans sa relation des événements, elle passe sous silence les proscriptions des lettrés par les eunuques au cours des années 169-189. Pendant environ vingt ans, les eunuques étaient maîtres à la cour ; ce ne fut qu'à la mort de l'empereur Ling 靈 (r. 168-189) que les proscriptions furent levées. L'auteur ne mentionne pas une spécificité chinoise essentielle : la prééminence rituelle et politique des impératrices douairières ; dans certaines circonstances, elles pouvaient exercer le pouvoir légitime en signant les décrets (*zhao* 詔) à la place de l'empereur. Du point de vue bibliographique, il manque trois références essentielles : l'étude de Yang Lien-sheng, indispensable sur le thème des femmes et du pouvoir, ainsi que les travaux de Rafe de Crespigny et Patricia Ebrey consacrés au harem impérial en Chine⁴, d'autant que le premier traite des Han postérieurs.

La contribution la plus longue est consacrée aux systèmes monétaires. Élaborée par Walter Scheidel, il s'agit d'un article technique, une synthèse de travaux en langue occidentale sur le système monétaire des Qin et des Han, suivie, entre autres, d'une discussion sur la nature de la monnaie chinoise. Scheidel centre son propos sur la Chine, parce qu'il constate la rareté et le manque de sophistication des études en numismatique chinoise. Il ne semble pas avoir exploité les rapports de fouille des archéologues chinois, ni les nombreuses synthèses qui existent dans cette langue. De fait, il n'utilise pratiquement que des travaux en anglais et en français et la moitié de ses références infrapaginales renvoient à deux auteurs : François Thierry et Peng Xinwei. La partie descriptive et factuelle de cette contribution est solidement étayée. Elle expose avec précision les types de monnaies employées en Chine et retrace les réformes qui ont été appliquées sous les Qin, sous les Han, et sous les Xin. Mais la contribution semble être animée d'un objectif unique : récuser l'idée d'une nature fiduciaire de la monnaie chinoise, une idée défendue par François

Thierry depuis longtemps⁵. L'argumentation avancée par Scheidel relève presque uniquement du domaine économique et matériel. En ce sens, force est de constater que la monnaie chinoise de cette époque, du point de vue matériel, n'est pas purement fiduciaire : l'échec des tentatives de fiduciairisation absolue sous les Qin, puis sous Wang Mang 王莽 (r. 9-23), en témoigne notamment. Scheidel et Thierry ont visiblement des approches très divergentes ; en fait, ils ne parlent pas exactement de la même chose et ne prennent pas en compte le même type de documents. Thierry accorde beaucoup d'importance aux données textuelles, qui viennent compléter les données archéologiques. De nombreux documents écrits montrent en effet qu'il y eut une forte volonté chez des penseurs (notamment les confucéens) et chez des gouvernants (souverains et conseillers) de rendre la monnaie fiduciaire. Thierry montre également que cet idéal s'est heurté parfois aux résistances des populations : en pratique, cette fiduciairisation ne fut pas absolue. Il y eut contradiction : sous les Han, les pièces *wuzhu* 五銖 sont censées peser le même poids puisque le *zhu* est une unité de masse, mais la réalité démontrée par l'archéologie est que ce poids oscille du simple au double : entre 2,5 et 5 g. « La pratique est donc confucéenne (monnaie fiduciaire) avec une apparence légiste (lingot de métal à poids marqué) » écrit-il⁶. Scheidel, quant à lui, ne se soucie que d'économie et considère que « this solipsistically ideational framework is inadequate for a realistic appreciation of monetary processes » (note 270 p. 195). On peut se demander si Scheidel ne tombe pas dans l'excès inverse en rejetant ainsi les concepts qui sous-tendent l'usage de la monnaie en Chine.

L'article le plus satisfaisant du point de vue de la méthode et de la présentation des données est celui de Mark Edward Lewis consacré aux dons et aux témoignages de générosité des empereurs. L'auteur choisit de concentrer son propos presque uniquement sur le cas chinois en examinant comment apparaît et s'organise dans la Chine des Han ce qui pourrait s'apparenter à l'évergétisme de la Rome impériale, tel que défini par Paul Veyne dans *Le Pain et le cirque*. L'apport de Lewis en la matière est particulièrement fécond. Il répartit en huit types les libéralités manifestant la générosité impériale : les dignités nobiliaires, les grâces pénales, les aides attribuées aux pauvres (notamment en temps de disette), la distribution de terres aux paysans, l'octroi de colombes aux personnes âgées, les dons matériels (principalement sous forme de grains, mais parfois en argent) aux fonctionnaires, les dons en argent ou en étoffes aux populations tributaires et enfin la célébration de sacrifices officiels, que Lewis considère comme un don impérial puisque réalisé dans l'intérêt

général de l'Empire et de ses sujets. Vient ensuite la comparaison avec Rome. Si l'on constate la présence de gratifications impériales dans les deux civilisations, des différences essentielles font ressortir clairement les spécificités de l'autorité politique dont elles émanent. À Rome, les libéralités s'exercent dans le cadre urbain. En Chine, les dons impériaux et les actes caritatifs privés se portent surtout sur les campagnes, car, contrairement à l'empire romain, bâti sur un réseau de centres urbains, l'autorité des élites chinoises repose en grande partie sur les liens qu'elles entretiennent avec les populations des campagnes. En outre, Rome est marquée par l'existence d'espaces publics (tels que amphithéâtres ou théâtres) distincts du forum, lieu du pouvoir par excellence. De tels espaces n'existent pas en Chine avant l'implantation du bouddhisme et l'émergence de fondations religieuses ouvertes au public aux V^e-VI^e siècles de notre ère. Aussi, prestige et influence ne peuvent être acquis par le financement de tels édifices. L'absence de jeux est également une dissemblance fondamentale. À Rome, l'empereur se montre au peuple lors des jeux, et cette présence est essentielle. En Chine, le souverain est cloîtré dans son palais et n'a jamais de contact avec les gens du commun. Les bienfaits qu'il procure à ses sujets sont indirects et se répandent par l'intermédiaire des fonctionnaires. Cette invisibilité de l'empereur chinois est au cœur de la contribution de Michèle Pirazzoli dans *Conceiving the Empire*.

En définitive, l'ouvrage patronné par Scheidel se révèle décevant et montre les limites d'une méthode comparatiste par trop globalisante et de surcroît employée essentiellement par des savants qui ne peuvent maîtriser aussi bien les deux civilisations.

Le second ouvrage ne tombe pas dans les écueils méthodologiques du premier, principalement parce que les contributeurs ont été chacun sollicités pour parler de leur propre champ. Le volume, dirigé conjointement par un sinologue (Achim Mittag) et un romaniste (Fritz-Heiner Mutschler). Le projet est d'examiner, du point de vue de l'histoire des idées et de l'historiographie, le concept d'empire et celui de monde, tels qu'ils se constituèrent lors de la formation des empires romain et chinois. L'organisation de l'ouvrage est chronologique : une première partie traite des périodes antérieures à la création des entités impériales ; une deuxième est consacrée à la formation de ces entités (Qin et Han/principat augustéen) ; la dernière a pour objet les périodes de crise ou de morcellement des empires (III^e-IV^e siècles à Rome ; fragmentation du haut Moyen Âge en Chine). Les articles sont concis, nombreux (dix-sept),

et ont été placés deux à deux, mettant les deux civilisations en regard autour de thèmes judicieusement choisis. La place manque ici pour évoquer chacune de ces contributions, toutes d'excellente facture, et oblige à se concentrer sur quelques thèmes importants ou récurrents.

Le volume s'ouvre sur la formation et l'évolution de l'idée d'empire. Albrecht Dihle expose de manière approfondie les deux fondements principaux de l'empire romain : la cité grecque et la monarchie de type oriental (Perse). Sa démarche originale consiste à présenter le point de vue de lettrés grecs sur l'empire romain : principalement Polybe (*ca.* 210-126 av. J.-C.), observateur des conquêtes romaines de 240 à 144 av. J.-C., et Aelius Aristide (II^e s. ap. J.-C.), témoin des deux premiers siècles de l'Empire établi. Ces Grecs acceptaient le système impérial romain dans la mesure où il prenait appui sur la citoyenneté et également parce que l'administration des centres urbains de l'Empire continuait à fonctionner de façon relativement autonome. L'empire romain était perçu en fin de compte comme une grande Cité, si bien qu'au deuxième siècle de notre ère, la loyauté envers l'empereur romain et la conscience d'être citoyen d'une communauté grecque traditionnelle n'étaient plus ressenties comme contradictoires. Ce n'est pas le cas avec certains historiens écrivant en latin, comme Tacite (*ca.* 55-120), parfois mal à l'aise avec ce nouveau type de monarchie. Le parallèle chinois établi par Michael Nylan synthétise l'évolution de l'idée d'empire (dans le cadre chinois proche de la notion d'unification) en examinant trois temps forts auxquels correspondent trois ensembles de textes : la période qui précède de peu l'unification de 221 av. J.-C. (*Xunzi* 荀子, *Han Feizi* 韓非子 et *Shangshu dazhuan* 尚書大傳), le règne de l'empereur Wu 武 des Han (*Shiji* 史記 et écrits de Dong Zhongshu 董仲舒), puis la fin des Han antérieurs et le début des Han postérieurs (principalement Ban Biao 班彪, père de Ban Gu 班固 et coauteur du *Hanshu* 漢書). Nylan montre bien qu'en définitive ces textes promeuvent le règne unifié et ne remettent pas en cause l'idée de monarchie. Ce sont les arguments et les corollaires qui varient au cours des siècles : avant l'empire, on argue de l'unification comme solution aux troubles militaires ; une fois l'unification réalisée, on tente de limiter les visées expansionnistes et l'autocratie excessive ; enfin, on exhorte le prince à la modération et aux vertus de modestie et de piété filiale. De ce point de vue, le cadre chinois contraste beaucoup avec la Rome antique ; un contraste que l'on retrouve également dans la question de la visibilité de la figure impériale. En effet, Rolf Michael Schneider met en lumière la volonté des élites romaines de rendre omniprésente l'image de l'empereur

dans les espaces publics de la Rome remodelée par Auguste, ne serait-ce que par la statuaire. Michèle Pirazzoli montre qu'en Chine, on ne représente pas l'empereur ; étant le fils du Ciel, il appartient à une réalité théologique qui n'a pas besoin de se rendre visible. Son aura s'exerce à travers l'unification politique, idéologique et culturelle. Par ailleurs, contrairement à Rome, le peuple n'a aucune importance du point de vue de la légitimité politique ; l'empereur chinois ne fait pas de propagande auprès de ses sujets les plus humbles. Il peut cependant manifester sa puissance publiquement, ce que fit le Premier empereur en érigeant des stèles après l'unification. Ces inscriptions, analysées et contextualisées par Martin Kern, sont un acte de rhétorique politique non seulement dans leur contenu, qui exalte l'unification, mais également en raison du contexte dans lequel elles furent élaborées : le tour d'inspection des nouvelles régions annexées. Là aussi, le rapprochement avec les *Res Gestae* d'Auguste, présentés par Christian Witschel, fait ressortir un trait distinctif : les *Res Gestae* étaient un véritable texte de propagande, destiné d'abord aux citoyens romains (puisque gravé près du mausolée d'Auguste à Rome), puis aux citoyens de l'Empire dans son ensemble (puisque diffusé jusqu'en Asie mineure). Le contenu était écrit pour être lu. En revanche, l'érection des stèles du Premier empereur des Qin est avant tout une « performance » pourrait-on dire ; les inscriptions existent, un point c'est tout.

L'historiographie occupe une grande place dans le recueil : six contributions lui sont consacrées. Deux traitent de l'émergence du concept d'empire unifié ou universel peu avant ou lors de la naissance des empires chinois et romains. Yuri Pines examine ainsi l'évolution de l'idée d'unité territoriale dans la littérature pré-impériale : si les textes des Printemps et Automnes projettent une telle unité dans le passé, sans remettre en cause le système des feudataires, les penseurs des Royaumes combattants deviennent progressivement réceptifs à l'idée d'une unification dans le futur qui pourrait mettre fin aux guerres entre les États. En explorant trois siècles de grands textes historiques romains, de Fabius Pictor (ca. 254-201 av. J.-C.) à Tite-Live (59 av. J.-C.-17 ap. J.-C.), Huang Yang et Fritz-Heiner Mutschlern montrent, quant à eux, qu'un tel phénomène n'existe pas chez les Romains : le concept d'empire apparaît avec le phénomène lui-même ; tout au plus les Romains avaient-ils une conscience de leur supériorité militaire et politique par rapport aux autres entités environnantes. En Chine, des textes comme le *Shiji* de Sima Qian 司馬遷, le *Hanshu* de Ban Gu ou encore les préfaces du *Shijing* 詩經, rédigés une

fois l'Empire établi, viennent en renfort de l'idée impériale et du concept de cycle dynastique. Par là, s'élabore un pacte entre empire et historiographie, comme l'écrit Achim Mittag. Le cadre romain est foncièrement différent. Fritz-Heiner Mutschler note par exemple de profondes divergences entre les discours de Sima Qian et ceux de Tacite sur le pouvoir impérial. Tacite écrit ses *Histoires* et ses *Annales* alors que le principat augustéen a définitivement remplacé la République. Tacite, issu d'un milieu sénatorial, voit d'un mauvais œil la restauration d'une forme de monarchie, système politique exécré par l'aristocratie romaine. Cela contraste avec des auteurs antérieurs comme Virgile (70-19 av. J.-C.), Horace (65-8 av. J.-C.) et Velleius Paterculus (19 av. J.-C.-31 ap. J.-C.), témoins en leur temps de la montée d'Auguste et de son successeur Tibère. Mutschler voit chez eux une certaine acceptation de la monarchie et une conscience impériale émergente qui les rapprocherait d'un Sima Qian. C'est une fois l'empire fondé que les critiques semblent émerger. Il est à regretter que Mutschler ait écarté de ses analyses les biographies des douze Césars de Suétone (ca. 77-130). Même si ce genre historique n'avait pas la grandeur et le sérieux des ouvrages annalistiques (ce que l'auteur rappelle), les écrits de Suétone, contemporain de Tacite, n'en demeurent pas moins une source historique tout à fait exploitable, en particulier du point de vue de la représentation du principat. Ses portraits d'empereurs témoignent en effet d'une tension politique réelle entre l'aristocratie et le pouvoir impérial. Les aristocrates romains (en particulier les sénateurs), nostalgiques des temps républicains, ont eu tendance à présenter négativement dans leurs écrits les souverains qui les avaient excessivement écartés des processus de décision, d'où les légendes noires d'empereurs comme Caligula (r. 37-41), Néron (r. 54-68) ou encore Domitien (r. 81-96).

Les deux dernières contributions consacrées à l'historiographie présentent un choix d'œuvres compilées après l'effondrement des Han dans le cas chinois, et après l'importante crise du III^e siècle pour Rome. Achim Mittag et Ye Min examinent les partis pris chez les historiens Chen Shou 陳壽 (233-297), Fan Ye 范曄 (398-445), Xi Zuochi 習鑿齒 (†381) et Wei Shou 魏收 (502-572), en particulier du point de vue de la légitimation politique. La question de la légitimité est d'importance pour ces auteurs qui vécurent lors d'une période marquée par une importante fragmentation territoriale. Ils furent non seulement conditionnés par les contextes politiques dans lesquels ils écrivirent leurs ouvrages – Chen Shou dans son *Sanguozhi* 三國志 ne peut faire autrement que de considérer l'État de Wei

comme légitime et les deux autres comme usurpés – mais certains, comme Wei Shou, répondirent à une commande des autorités impériales. La contrepartie romaine (Hans Armin Gärtner et Ye Min) montre de quelle manière la notion de crise fut ressentie par les historiens, en particulier après la défaite d'Andrinople de 378. En effet, la prise de conscience de la faiblesse de l'Empire vis-à-vis des populations germaniques influença différemment l'écriture de l'histoire selon que les auteurs étaient païens ou chrétiens. Dans cette contribution, l'accent est mis sur Ammien Marcellin (ca. 332-400), représentatif du courant traditionnel : pour lui, Rome sera éternelle ; les Romains pourront surmonter toutes les crises à condition de faire preuve de rectitude morale.

Les périodes de crises sont à nouveau examinées dans deux articles consacrés à l'histoire intellectuelle et aux courants religieux. Gerard O'Daly retrace la diffusion du christianisme dans l'empire romain et son installation au pouvoir comme idéologie officielle. Battant en brèche quelques idées reçues, l'auteur replace habilement son sujet dans le contexte des autres mouvements en vogue à l'époque, comme le manichéisme et les différents cultes à mystère. Il montre par ailleurs l'importance du martyrologue chrétien non seulement comme outil de propagande mais aussi en tant que nouvelle forme de discours. Thomas Jansen, dans le parallèle chinois, évite l'écueil de ne considérer la période 200-600 que sous l'angle de la conquête bouddhique. Il examine bien évidemment l'importance de cette doctrine dans son influence sur les pouvoirs politiques, mais il n'oublie pas de traiter des autres courants intellectuels, comme celui de l'étude du Mystère (*xuanxue* 玄學) ou du taoïsme proprement religieux. Ce recueil soigné et cohérent illustre admirablement l'intérêt et la fécondité d'un dialogue scientifique entre romanistes et sinologues.

¹ Cf. par exemple le recueil dirigé par Hansen Mogens Herman, *A Comparative Study of Thirty City-State Cultures*, Copenhagen: Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, 2000, et en particulier la contribution de Lewis Mark Edward, "The City-State in Spring-and-Autumn China", p. 359-374.

² Veyne Paul, « Qu'était-ce qu'un empereur romain ? », in *L'Empire gréco-romain*, Paris : Seuil, 2005, p. 21 et p. 50.

³ Cf. Pines Yuri, *Envisioning Eternal Empire*, Honolulu: University of Hawaii Press, 2009.

⁴ Yang Lien-Sheng, "Female Rulers in Imperial China", *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 1960-1961, 23, p. 47-61 ; de Crespigny Rafe, "The Harem of Emperor Huan: A Study of Court Politics in Later Han", *Papers on Far Eastern History*, 1975, 12, p. 1-42 ; Ebrey Patricia, "Rethinking the Imperial Harem:

Why were there so many Palace Women”, in *Women and the Family in Chinese History*, London/New York: Routledge, 2003, p. 177-193. Ce dernier article est certes consacré aux Song, mais offre quelques pistes très intéressantes d’un point de vue général.

⁵ Cf. Thierry François, « De la nature fiduciaire de la monnaie chinoise », *Bulletin du Cercle d’études numismatiques*, 1993, 30-1, p. 1-12 ; du même auteur, « La fiduciarité idéale à l’épreuve des coûts de production : quelques éléments sur la contradiction fondamentale de la monnaie en Chine », *Revue numismatique*, 2001, 157-1, p. 131-152.

⁶ Thierry François, 2001, p. 134-135.

Damien Chaussende

Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie Orientale

Yuri Pines, *Envisioning Eternal Empire: Chinese Political Thought of the Warring States Era*, Honolulu: University of Hawai’i Press, 2009. 311 pages

Ce nouvel ouvrage de Yuri Pines fait suite à *Foundations of Confucian Thought: Intellectual Life in the Chunqiu Period 722-453 B.C.E*, paru en 2002¹. L’ensemble forme une riche et excellente étude de la pensée politique à l’époque des Zhou occidentaux (VIII^e – III^e siècles av. J.-C.).

Le premier pan de ce diptyque consistait en une analyse des discours des hommes d’État à partir du *Zuozhuan* 左傳 (*Commentaire de Zuo*), la principale source traditionnelle sur la période des Printemps et Automnes (722-453 av. J.-C.). L’auteur y mettait en lumière les grands thèmes récurrents (l’articulation du politique et du religieux, l’ordre hiérarchique, les rapports entre souverains et ministres, les institutions encadrant les relations interétatiques) et leurs évolutions au cours des 230 années relatées dans ces annales.

Le second pan traite de la période immédiatement postérieure, celle des Royaumes combattants (453-221 av. J.-C.), à partir des textes philosophiques produits alors (les « Cent écoles » *baijia* 百家). Si l’étude de 2002 offrait une approche globale de la pensée politique – rendue possible par la brièveté et l’unicité de la source exploitée –, celle de 2009 propose une problématique plus restreinte mais judicieusement choisie : il s’agit ici de déterminer les principales racines idéologiques de l’empire chinois tel qu’il fut fondé à la fin des Royaumes combattants par le premier empereur Qin Shihuang 秦始皇 en 221 av. J.-C. Y. Pines cherche dans les